

Régis
Le Sommier

Assad



Du même auteur

Les Mercenaires du Calife

Éditions de La Martinière, 2016

Daech, l'histoire

Éditions de La Martinière, 2016

Les Mystères d'Oradour

Michel Lafon, 2014

David Petraeus

Erick Bonnier, 2013

L'Irak n'existe plus

Éditions du Toucan, 2008

Les Damnés du Prestige

JC Lattès, 2003

Régis Le Sommier

Assad

**Éditions
de La Martinière**

Conseil éditorial: Litcom

ISBN 978-2-7324-8365-8

© 2018 Éditions de La Martinière,
une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« J'ai vu l'histoire s'écrire non pas en fonction de ce qui s'était passé, mais en fonction de ce qui aurait dû se passer. »

George Orwell,
Réflexions sur la guerre d'Espagne, 1942

« Aussi respectable et même juste soit-elle, une cause justifie-t-elle que, pour la défendre, on abolisse le réel à partir du moment où il devient dérangeant, jusqu'à se construire un monde complètement imaginaire ? »

Jean-François Khan, *Marianne*,
7 janvier 2017

Pour Noël Quidu

Les notes présentes dans l'ouvrage renvoient aux références des livres, interviews ou articles cités. Ces références sont regroupées en fin d'ouvrage.

Question qui fâche

« Cherchez la femme » et vous trouverez la clef de l'énigme. Ce classique des enquêtes d'Agatha Christie ou de James Ellroy correspond-il à quelque chose dans le cas de Bachar el-Assad ? En tout cas, il fallait bien commencer quelque part... C'est un hasard qui, en décembre 2010, m'a conduit à rencontrer Asma el-Assad. *Paris Match* avait décroché une interview avec la Première dame de Syrie dans le cadre d'une visite en France du couple présidentiel. Le reporter initialement désigné étant tombé malade, j'ai accepté de le remplacer au pied levé. Cette interview me servira de point d'entrée lorsque, plus tard, j'entamerai des démarches pour rencontrer le président syrien. Je n'avais à l'époque qu'une compréhension relative du pays. Je connaissais bien le voisin irakien pour y avoir réalisé plusieurs longs reportages durant la guerre. Mais je percevais surtout la Syrie à travers le prisme du Liban, un pays sur lequel elle s'était

longtemps essuyé les pieds au cours de trente ans d'occupation, et avec lequel elle entretenait des relations compliquées depuis qu'il était sorti de ses griffes.

Par une matinée pluvieuse, une veille de week-end, je retrouvai Asma el-Assad à l'hôtel *Bristol*. La direction de ce luxueux palace parisien nous avait réservé une table discrète donnant sur le jardin. Le couple Assad était familier des lieux. Asma portait un tailleur jupe crayon couleur châtaigne, ses ongles courts étaient peints en noir, assortis à son corsage. Elle était très peu maquillée. La veille, le premier contact avec ses conseillers en communication s'était mal passé. « J'ai cru comprendre que vous aviez eu des débats houleux avec certains membres de mon équipe », me dit Asma el-Assad d'entrée de jeu, faisant allusion à une conversation que j'avais eue avec Bouthaina Shaaban, la conseillère politique du président, et qu'on lui avait rapportée. Pour ne pas démarrer sur un quiproquo, j'esquivai : « Des échanges passionnants, vous voulez dire ? » Elle m'interrompit en me fixant d'un air légèrement surpris : « Si vous essayez de me forcer à faire de la politique, je vous avertis que je n'en ai aucunement l'intention. » La « forcer à faire de la politique », cela signifiait l'interroger sur les actes de son mari.

Quelques semaines plus tôt, Bachar el-Assad

avait été désigné comme possible instigateur de l'attentat qui, en 2005 à Beyrouth, avait coûté la vie au Premier ministre libanais Rafic Hariri. N'ayant pas le loisir d'en parler à Bachar lui-même, il me semblait logique d'interroger sa femme à ce sujet. J'avais bien conscience qu'elle et son mari venaient à Paris pour inaugurer un partenariat entre le Louvre et les musées syriens. Ils auraient, à l'évidence, souhaité que l'interview ne déborde pas de ce cadre. Mais il me semblait inconcevable, en tant que journaliste, de rester à la surface, de me contenter d'une conversation feutrée sur les mérites respectifs de nos grandes civilisations et la collaboration prometteuse entre nos pays dans le domaine archéologique. Il existait des sujets autrement sérieux. Celui d'Hariri me paraissait incontournable. Pour me persuader du contraire, Bouthaina Shaaban avait appelé en renfort Michel Samaha, un ex-ministre libanais prosyrien, alors chargé par Damas depuis plusieurs années du rapprochement entre la Syrie et la France. Samaha purge actuellement une peine de treize ans de prison. Quelques mois après mon entretien avec Asma el-Assad, il a été arrêté à Beyrouth après qu'une caméra de surveillance l'a eu filmé en train de charger 70 kilos de TNT dans le coffre de sa voiture... Je ne me déballonnais pas. Shaaban était furieuse. « Ce n'est pas à la Première dame de parler de cela ! » répétait-elle. Je répliquai :

« Elle est une femme intelligente. Elle pourra me dire tout cela elle-même, non ? »

D'un point de vue diplomatique, la conseillère politique n'avait pas tort. L'assassinat de Rafic Hariri était alors la seule zone d'ombre relative au régime syrien, et l'évoquer dans la presse pouvait potentiellement compliquer les relations franco-syriennes. Il ne figurait nulle part à l'agenda de cette visite. J'apparaissais comme l'emmerdeur, le journaliste un peu borné, décidé à briser une lune de miel prometteuse en remuant de vieilles histoires. Sur un ton courtois mais légèrement menaçant, Asma avait ajouté avant le début de l'interview : « Le travail que je fais dans la culture, sur le terrain, est le plus important. C'est la raison pour laquelle Bouthaina fait de son mieux pour me tenir éloignée de l'arène politique. Je ne suis pas un politicien, donc je ne parle pas de politique, est-ce clair ? » J'étais prévenu...

La lune de miel avait démarré deux ans et demi plus tôt. Bachar et Asma avaient reçu un traitement royal de la part du président français Nicolas Sarkozy. À ce sujet, Bachar el-Assad me dira que « ces bonnes relations avec la France avaient été voulues par les Américains et les Qataris ». Peu importe la motivation, la volte-face opérée au sujet de la Syrie, jadis classée pays terroriste, était spectaculaire. Le 14 juillet 2008,

le couple présidentiel syrien assistait au défilé sur les Champs-Élysées. Ils n'étaient pas les seuls, puisque l'Égyptien Hosni Moubarak et le Tunisien Zine el-Abidine Ben Ali figuraient eux aussi à la tribune. Ces chefs d'État, peu connus pour être de grands démocrates, étaient invités par Nicolas Sarkozy en remerciement de leur participation à son projet d'Union pour la Méditerranée. Puis, en septembre 2008, Sarkozy se rendit à Damas, la première visite d'un président français en six ans. Et en 2010, le couple Assad déjeuna à l'Élysée avec Nicolas Sarkozy et sa femme, Carla Bruni. Claude Guéant, tout sourire sur la photo, était bien sûr de la partie. Car c'est lui qui avait négocié tout cela. La veille de ma rencontre avec Asma, l'Académie diplomatique internationale, un organisme présidé par l'Aga Khan, la recevait en grande pompe à son siège, avenue Hoche à Paris. Dans les mots de bienvenue, Frédéric Mitterrand, le ministre de la Culture de l'époque, ne tarit pas d'éloges sur la Première dame. Avec l'emphase qui le caractérise, il la qualifia de « pont entre l'Europe et le Moyen-Orient ». Asma commença son discours en français puis, s'excusant d'une maîtrise aléatoire de notre langue qui n'était *a priori* pas évidente, elle le poursuivit en anglais. Cet effort méritoire séduisit ses hôtes. L'assemblée était sous le charme. C'était le temps de la « Rose

du désert», titre que lui décernerait trois mois plus tard le magazine *Vogue* en publiant un sujet glamour, en famille à Damas, sous la plume de la chroniqueuse de mode Joan Juliet Buck, illustré de clichés pris par le célèbre photojournaliste James Nachtwey¹. Entre autres anecdotes croustillantes, le couple présidentiel révélait à la journaliste que Brad Pitt et Angelina Jolie leur avaient rendu visite chez eux, à Damas. Alors qu'ils parcouraient en voiture les rues du riche quartier de Malki, avec Bachar au volant, Brad Pitt s'était étonné de l'absence apparente de services de sécurité. Asma avait alors désigné une petite vieille qui traversait la rue, puis un grand-père. En plaisantant, elle avait expliqué à la star américaine que c'étaient eux, leurs gardes du corps. Asma voulait dire que le peuple syrien tout entier les protégeait.

Asma el-Assad a toujours su tirer parti avantageusement de son éducation anglaise comme de son identité syrienne. En général, elle utilise la première pour faire la promotion de la seconde. Avant de rencontrer Bachar el-Assad, elle a vécu vingt-cinq années à Londres, où elle est née. Originnaire d'une famille bourgeoise sunnite établie à Homs, elle représente pour son mari, dont l'origine est alaouite, une caution plus qu'utile vis-à-vis du groupe qui compose plus de 70 % de la population syrienne. Néanmoins, à son époque londonienne, elle se faisait appeler

« Emma », preuve qu'elle souhaitait coller le plus possible à la société britannique. Après des études à la Church of England School puis au King's College, elle intégra la branche « fusions et acquisitions » de la banque d'affaires JPMorgan et entama un MBA à la Harvard Business School. En ce sens, Asma el-Assad n'était pas bien différente d'une Rania de Jordanie dont la connaissance des codes occidentaux a fait la meilleure ambassadrice de son pays.

Lorsqu'à la mort de son frère Bassel, en 1994, Bachar avait été rappelé par son père en Syrie pour lui succéder, Asma avait logiquement suivi son futur mari. Au cours de l'interview, je lui demandai si cela avait été un déchirement. Elle me répondit : « Lorsque je suis rentrée, je n'ai jamais pensé que je partais vivre dans un endroit inconnu. Pour moi, c'était comme si je retournais à la maison. Je parlais la langue, je vivais dans la culture syrienne et j'étais consciente de l'héritage. La seule différence, c'est qu'en Angleterre, j'étais célibataire, alors qu'en Syrie, j'étais mariée². » Il est intéressant de noter que souvent, Asma revendique son autonomie. « Je ne pense pas que mon mari ait un problème d'image, m'affirma-t-elle. Il n'a pas besoin de moi ni de personne pour améliorer son image. Mais l'image peut être fausse et construite, ou elle peut être vraie. J'essaye de m'attacher à la vérité. Je pars de là pour envisager ce qui doit changer dans

mon pays. En ce sens, je crois que mon mari et moi, nous nous complétons.»

En ce mois de décembre 2010, pas un coup de feu n'avait encore été tiré en Syrie. En réécoutant ce que me disait alors Asma, je réalise qu'elle semblait n'avoir pas la moindre idée du chaos dans lequel son pays allait sombrer : « Historiquement, nous avons intégré toutes sortes de populations, disait-elle. Nous puisons notre force dans cette diversité. » Pour finir, je posai quand même la question sur l'assassinat d'Hariri. Elle sourit poliment. Comme prévu, elle ne souhaitait pas y répondre. Mais pour conclure sur une note positive et en finir avec les fâcheries, elle m'invita à prendre le thé à Damas. Je ne l'ai jamais revue.

Asma el-Assad ne se doutait pas qu'il s'agissait de son dernier voyage en France. Le soir de notre rencontre, elle dînait en tête à tête avec son mari au restaurant *La Coupole*, à Montparnasse. Un photographe de l'AFP, Miguel Medina, avait été autorisé à immortaliser la scène. Parfois j'y repense lorsque je passe dans le coin. Je les revois assis à une table, entre les colonnes vert pâle décorées autrefois par les peintres de la bohème, Vassiliev, Matisse, Léger ou Kisling. Bachar portait une veste grise, un pantalon en flanelle et un pull en cachemire de la même couleur.

Asma avait opté pour une veste noire et un pull orné de broderies dorées. Un serveur leur avait servi de l'eau pétillante dans des verres à vin. Visiblement, le couple venait à peine de s'asseoir. Ils allaient savourer un bon repas dans un grand restaurant parisien. Asma avait l'air détendu. Bachar, lui, semblait un peu contrarié. Ce cliché représente pour moi le bord du précipice, la seconde avant le big bang. Je me suis toujours demandé si, au contraire de sa femme, à cet instant, Bachar se doutait de ce qui allait se passer en Syrie.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CPI FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (27)
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2018 N° 136368 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE